

QUESTIONS D'HISTOIRE

Trois Ripostes

PAR LE PRINCE

GEORGES BIBESCO

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE

ANCIEN OFFICIER SUPÉRIEUR DE L'ARMÉE FRANÇAISE

DONAȚIUNEA
MIHAI BOERESCU

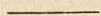


GENÈVE

IMPRIMERIE W. KÜNDIG & FILS

1901

QUESTIONS D'HISTOIRE



TROIS RIPOSTES

DU MÊME AUTEUR :

BELFORT, REIMS, SEDAN (campagne de 1870-1871), 214 pages, 3 cartes, 2 tableaux. Paris, Plon, 1872.

HISTOIRE D'UNE FRONTIÈRE. *La Roumanie sur la rive droite du Danube*. 242 pages, 1 carte. Paris, Plon, 1883.

RETRAITE DES SIX MILLE (au Mexique), 280 pages, 23 dessins, 4 cartes. Paris, Plon, 1883.

Couronné par l'Académie française, Prix Bordin.

POLITIQUE, RELIGION, DUEL, 276 pages. Paris, Plon, 1888.

AVANT, PENDANT, APRÈS. Historique de la participation de la Roumanie à l'Exposition universelle de 1889, suivi d'un aperçu général sur la Roumanie, 442 pages, 23 dessins, 1 carte. Paris, Kugelmann, 1890.

RÉPONSE au *Mémoire adressé au Sénat roumain par les membres de la famille Ghyca, le 12 janvier 1893*, 38 pages, 1 tableau. Bucarest, imprimerie Göbl, 1893.

IGNORANCE OU MAUVAISE FOI. 16 pages. Genève, Librairie Georg, 1893.

NÉOFITE, MÉTROPOLITAIN de Hongro-Valachie, jugé par ses écrits et ses actes. 26 pages, Genève, Librairie Georg, 1894.

DISCOURS à l'occasion de l'inauguration du monument élevé à la mémoire de S. A. S. la Princesse Zoé Brancovano, Princesse régnante de Valachie. Bucarest, Göbl.

RÈGNE DE BIBESCO (GEORGES-DÉMÈTRE), 2 vol. in-8°. Tome I, *Correspondance diplomatique et actes principaux d'administration*, précédés d'un résumé de l'histoire de la Valachie de 1829 à 1843. 461 pages. Paris, Plon, 1893.

Tome II, *lois et décrets (1843-1848)*: INSURRECTION DE 1848, HISTOIRE ET LÉGENDE. 689 pages, 3 tableaux généalogiques. Paris, Plon, 1894.

Couronné par l'Académie française, prix Thiers (1895).

RÉPONSE à M. Xénopol, membre de l'Académie roumaine, à propos de l'insurrection de 1848 en Valachie. 19 pages. Genève, Librairie Georg, 1895.

RÉPONSE aux calomnies de M. Ionel Bratiano.

LE FANATISME TURC au XVIII^{me} siècle. 32 pages. Genève, Librairie Georg.

LE MANDAT DE M. LE SÉNATEUR COSTESCO-COMANEANO. 27 pages. Genève, Librairie Georg.

PRISONNIER, Coblenz 1870-71. Avec une carte et 4 gravures dans le texte. Genève, Georg & Cie, 1899.

UNE EXÉCUTION. Lettre ouverte au ministre de l'instruction publique. In-8°, 20 pages. Genève, Imprimerie W. Kündig & Fils, 1899.

Inv. A. 48.577

QUESTIONS D'HISTOIRE

Trois Ripostes

PAR LE PRINCE

GEORGES BIBESCO

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE

ANCIEN OFFICIER SUPÉRIEUR DE L'ARMÉE FRANÇAISE



2691

GENÈVE

IMPRIMERIE W. KÜNDIG & FILS

1901

81249

RÉPONSE DU PRINCE BIBESCO

AU

« GAULOIS »

BUCAREST, 9 MAI 1901

Monsieur le directeur,

Si mon frère Brancovan — auquel vous avez toujours témoigné un attachement profond — vivait, il vous demanderait à répondre quelques mots à la Lettre de Bucarest, du 23 mars dernier, signée Romain, et publiée le 26 mars dans le « Supplément » du grand organe que vous dirigez.

Il constaterait les vérités par lesquelles débute votre correspondance, en même temps qu'il relèverait les erreurs que sa lettre contient. Il expliquerait aux lecteurs du Gaulois que feu le prince régnant Bibesco n'a pas été renversé par le mouvement de 1848 à la tête duquel se trouvait Bratiano, et il en donnerait la preuve en résumant les conditions dans les-

quelles l'insurrection s'est accomplie, son but véritable, les actes saillants de cette phase, ses conséquences lamentables, la nécessité, pour les insurgés, de se forger une légende de patriotisme et d'abnégation et, dans ce but, de calomnier le règne de Bibesco et ce prince, seuls obstacles à la légende. Finalement, il vous démontrerait pourquoi l'attitude de mes jeunes neveux Brancovan et Emm. Bibesco, pour « curieuse » qu'elle lui paraisse, ne saurait répondre à l'idée qu'il s'en fait, et pourquoi ces jeunes gens ne peuvent graviter vers M. Jonel Bratiano.

A la demande de mon frère, vous feriez certainement le meilleur accueil. Eh bien ! je vous exprime le désir de remplacer le cher absent. Vous le voulez bien, n'est-ce pas ? Merci.

Cordial serrement de main.

PRINCE BIBESCO.

Votre correspondant juge avec une grande sûreté les choses de Roumanie. Il parle du passé, du présent, même un peu de l'avenir, en homme pour qui les arcanes de notre politique n'auraient pas de secrets. Toutefois, il est contraire à l'histoire d'écrire que « *le prince Bibesco fut renversé par le mouvement de 1848, à la tête duquel se trouvait Jean Bratiano.* »

À la vérité, les insurgés — ceux pour lesquels l'assassinat d'un prince était œuvre pie — tentèrent de mettre fin aux jours de Bibesco, le 9 juin 1848; mais le coup ayant manqué — l'épaulette du prince le sauva en arrêtant une des balles — l'autre catégorie d'insurgés, celle qui réprouvait l'assassinat et qui « *ne voulait pas détrôner Bibesco*¹, » pas plus que « *le peuple ne voulait son départ, encore moins sa mort*², » tenta de faire servir ce prince à ses desseins. Dans ce but, le prince fut prié de « *se mettre à la tête du mouvement pour faire une belle page à l'histoire roumaine* » et « *ne pas laisser le peuple sans chef dans les circonstances actuelles, si-*

¹ *Héliade* : le Protectorat du Tsar, p. 42.

² *Zossima* : Biographies politiques, p. 63, n. 7.

non, ajoutait Heliade, chef de l'insurrection, malheur à nous et trois fois malheur à toi¹. »

Quel aveu d'impuissance dans cette prière, dans cette menace qui s'adressait au prince, quel impérieux besoin de retenir Bibesco à la tête du pays ! Quel hommage rendu à « *la supériorité du chef de l'Etat sur tout ce qui l'entourait*, »² « *à son prestige* », à son influence auprès des cours étrangères ; enfin quelle lumière ces mots : « *trois fois malheur à toi !* » ne jettent-ils pas sur les armes dont la calomnie devait se servir contre le prince et son règne !

C.-A. Rosetti confirmait, dans une lettre à Jon Ghica — autre insurgé du temps — l'impuissance des héros de 1848, en avouant avec découragement qu'on « *pouvait y penser durant de longues journées, sans trouver ni un ministre des finances, ni un ministre de la guerre, ni même dix-sept administrateurs...* »³.

Alors pourquoi l'insurrection ?

« *Par besoin d'imiter*, »⁴ écrit Bolintineanu, membre de l'insurrection, en parlant de Rosetti,

¹ Heliade : *Proclamation. — Histoire de la régénération.*

² De Nion à M. Guizot. Lettre du 18 novembre 1846.

³ Rosetti à Jon Ghica : *Souvenirs d'exil*, p. 66.

⁴ *Le 11 février*, par Bolintineanu. *Règne de Bibesco*, t. II, p. 363, 364.

Bratiano et d'autres jeunes gens récemment arrivés de France, « *ce que ceux-ci avaient vu faire à Paris.* »

« *Pour proclamer* », dit la légende, « *la Liberté, l'Egalité et la Fraternité* » : expressions magiques, sentiments sublimes quand ils partent du cœur et non des lèvres, quand ils sont le mot d'ordre des intérêts de tous et non l'enseignement des intérêts de quelques ambitieux, quand ils expriment la liberté, non la licence, qu'ils proclament l'égalité devant la loi, la fraternité devant le sacrifice à la patrie ; quand ils sonnent le relèvement d'un peuple, non quand ils cachent son asservissement, non quand ils doivent aboutir à mettre le drapeau de la nation aux pieds de l'étranger.

Enfin, « *pour affranchir* », dit toujours la légende, « *la Roumanie du joug de la Russie.* »

Et, à ce propos, M. Xenopol, auteur de l'*Histoire des Roumains*, membre de l'Académie roumaine, correspondant de l'Institut de France, tentant de défendre l'insurrection tout en blâmant l'heure choisie par les révolutionnaires pour bouleverser le pays, écrit : « *La Russie nous étouffait à force de vouloir nous protéger*¹. »

Est-ce exact ?

¹ Arhiva, nos 7 et 8, p. 462.

La Russie, qui avait fait rendre aux principautés danubiennes leurs privilèges et leur autonomie par le traité signé avec la Sublime-Porte à Andrinople en 1829, traité qu'elle avait fait mettre en application en 1842 à l'occasion de l'élection à vie par la nation du premier prince roumain Bibesco, s'était-elle donc opposée aux actes de progrès qui marquent de leur sceau le règne de ce prince ?

Tels l'affranchissement des esclaves (1843 et 1847) ; l'union des douanes entre la Valachie et la Moldavie (1847), premier pas vers l'union définitive des deux principautés-sœurs et à la suite de laquelle celles-ci prennent, dans les actes de commerce, la dénomination de Principautés-Unies ? Telles la résistance énergique opposée à la politique des communautés grecques, et les mesures de rigueur prises contre les hégumènes (1845), mesures destinées à préparer l'affranchissement de nos monastères, envahis et pillés par des intrus ; les lois en faveur des paysans, les réformes financières, administratives, judiciaires (1847) ; la construction de ponts et de chaussées dans toute l'étendue de la principauté (1845) ; l'assainissement et l'embellissement de Bucarest, Craiova, Braila, Galatz (1845) ; la construction de quais et d'entrepôts à Braila (1843),

de réserves de grains dans toutes les communes, l'installation à Bucarest de fontaines par un personnel venu de Paris avec des machines hydrauliques à vapeur (1845); la loi sur les mines et celles sur l'instruction publique (1847)?

La Russie s'est-elle opposée à la création d'un grand lycée français — pépinière de futurs professeurs roumains — destiné à empêcher les Roumains de s'expatrier pour s'instruire, lycée pourvu, grâce à la bienveillance du roi Louis-Philippe, d'un corps enseignant d'élite (1847); a-t-elle empêché Bibesco d'être le plus libéral des princes, d'« avoir lancé son pays dans la voie de tous les progrès, d'avoir été un des facteurs les plus puissants de sa renaissance », ainsi que le constate M. Xenopol dans son *Histoire des Roumains*, et, avant lui, Philippsborn, agent du prince à la cour de Vienne? L'a-t-elle empêché de mettre de l'ordre dans les finances, au sujet desquelles M. de Nion, consul général de France à Bucarest, écrivait à M. Guizot, le 25 octobre 1847: « *La principauté de Valachie n'a pas de dettes. Les emprunts contractés par la précédente administration et pour lesquels elle a payé jusqu'à 18% d'intérêts annuels, sont complètement soldés*¹?...»

¹ Règne de Bibesco, t. II, p. 344.

Pas de dettes, entendez bien. Heureux temps, heureux pays sans dettes ! Mieux encore, avec ses caisses remplies ¹, en dépit des travaux considérables accomplis et un modeste budget de 6 millions ! Aujourd'hui, la Roumanie, avec un budget de près de 230 millions, est tenue en esclavage par les banques étrangères, et, pour vivre, M. D. Stourdza est obligé de sabrer — amère dérision — ce que son maître Jean Brătianu avait édifié pour les besoins de sa cause : le fonctionnarisme.

Enfin, notre puissante voisine a-t-elle mis obstacle à l'estime et à la sympathie des grandes puissances pour notre jeune pays, a-t-elle tenté d'arrêter la floraison de notre renaissance ?

Non, répond le règne de Bibesco.

* * *

Alors, encore un coup, pourquoi l'insurrection ?
Je vais vous le dire.

Le prince était trop libéral, et les meneurs de 1848 se demandaient, avec anxiété, ce qui leur resterait à faire si ce prince tenait ses promesses et si l'Elu à vie poursuivait ses réformes. Pour ces régénérateurs, l'Elu de 1842 tendait trop à régénérer... sans eux. Et leur inquiétude

¹ *Idem.*

était légitime, car Bibesco tenait ses engagements et poursuivait ses réformes. « *De même qu'en vous voyant marcher droit à la réforme, sans dévier de votre route* », écrivait au prince régnant, — dans une lettre confidentielle du 8 avril 1844 — M. Philippsborn, son représentant auprès du cabinet de Vienne, « *on incline, ici, à croire que Votre Altesse s'est trop hâtée* »¹, de même M. de Nion faisait savoir que, « *pour le cabinet de Saint-Petersbourg, Bibesco n'était pas assez docile, qu'il était un sujet de méfiance* »².

La partie saine de la jeunesse, qui ne voyait dans le mouvement de 1848 que la réalisation d'un grand rêve : reconstituer la Dacie d'autrefois, la jeunesse enthousiaste et sincère, grisée par la fièvre qui agitait le monde, entraînée et par cela même excusable, se réveilla, après la catastrophe finale, comme d'un horrible cauchemar, et repoussa avec haine et dégoût ceux qui l'avaient trompée et compromise. Il nous suffit de citer parmi les déçus Boléac, Gr. Gradis-teano, Zossima, Tell et tant d'autres, sans parler des jeunes gens qui avaient tiré sur le prince

¹ Philippsborn à S. A. S. le prince Bibesco : *Règne de Bibesco*, t. I, p. 255.

² M. de Nion à M. Guizot : *Règne de Bibesco*, t. I, p. 225 et 228.

Bibesco, et qui lui demandèrent pardon, plus tard, de leur acte de criminelle folie.

Que fit le prince en présence de l'insurrection ?

Il nomma un ministère nouveau, abdiqua et quitta le territoire roumain.

Pourquoi ?

Pour ne pas se faire le complice de l'anarchie qu'il prévoyait, pour ne pas être forcé d'aller au-devant des armées étrangères, lui, le prince qui n'avait pas voulu accepter quelques escadrons russes pour maintenir l'ordre dans son pays. C'est là un point d'histoire bien établi par documents¹.

Après le départ du prince, l'armée turque envahit le pays. Qui lui en ouvre les portes ? La trahison. Le 6 septembre, Jean Bratiano, un des meneurs, en même temps que chef de la police, ayant à ses côtés le métropolitain Néo-fite, traverse Bucarest à la tête de bandes ameutées par lui ; il se rend devant le consulat général de Russie. Là, il fait dresser et allumer un bûcher et jette dans les flammes le Règlement organique — œuvre excellente pour le temps, élaborée au cours du gouvernement de Kisseleff².

¹ Règne de Bibesco, t. II, p. 355, 356, 358.

² En même temps que le Règlement organique, Jean Bratiano faisait détruire par le feu le livre d'or de la noblesse et la *condica neagra* — livre noir — où se trouvaient inscrits les condamnés par malversations.

Ce défi jeté à la puissance protectrice fut le signal de l'envahissement du pays par les Turcs. L'armée du Sultan pénétra à Bucarest et le sang coula dans les rues de la capitale. La compagnie des pompiers fut décimée; elle paya de son sang les hauts faits des insurgés.

Est-ce tout?

Non.

L'insurrection à l'agonie trouva encore la force de faire litière de notre drapeau, en abdi quant entre les mains du Sultan les privilèges et l'autonomie que nous devions à la Russie.

Maîtres de la capitale, les Turcs chassèrent du pays les meneurs de l'insurrection. Aussitôt ceux-ci remplirent le monde de leurs lamentations. Leur exil pourtant n'était que conforme à la volonté du peuple. N'avaient-ils pas fait voter, par le peuple, le 20 juillet 1848, au Champ de la Liberté, un certain article 5 « *condamnant tout Roumain qui intriguerait ou contribuerait à amener des armées étrangères dans le pays, à perdre ses droits de citoyen, à être déclaré ennemi de la société et, par conséquent, mis hors la loi?* » Oui; seulement ces paroles, creuses autant que sonores, étaient à l'adresse du peuple éternellement crédule! Suleyman fit de l'article 5 une réalité: ce fut justice.

Voilà 1848, avec son cortège de crimes ininterrompus, au cours de quatre-vingt-quinze jours d'anarchie.

Si son histoire avait été racontée par une plume impartiale, les insurgés fussent devenus un objet d'exécration pour les générations futures, car rien ne les excusait. Comment échapper à cette menace ? En substituant le mensonge à la vérité, en faisant justifier puis glorifier leurs actes et leurs personnes par des plumes ignorantes ou serviles, bref, en créant une légende. Cette légende a duré près d'un demi-siècle ; les intéressés en ont vécu ; leur parti en vit.

*
* * *

Ce rapide exposé des événements de 1848 était indispensable pour faire connaître la conduite des meneurs de l'insurrection à l'égard du pays, du chef de l'Etat, et les débuts de celui que votre correspondant se plaît à considérer comme le « *plus grand homme d'Etat du parti libéral-national* » : nous avons nommé Jean Bratiano.

Homme d'Etat ? Nous ne le trouvons à aucune époque de sa vie. L'aurait-il été au service de l'insurrection ? L'a-t-il été davantage en complotant contre la vie de l'empereur Napo-

64218

léon III¹ — attentat de l'Opéra-Comique — ou contre le prince Couza? Lors de la guerre de 1877, que fut-il sinon un instrument dans la main du prince Charles, qui a voulu cette guerre et qui l'a faite? Lui, le « *grand homme d'Etat* », en a compromis les résultats par la plus déplorable des manœuvres. Il nous a aliéné notre grande alliée la Russie et a fait perdre au pays tout ce qu'il était en droit d'espérer à la suite de cette campagne, au cours de laquelle les descendants des légions romaines combattirent côte à côte avec l'armée du Tsar et laissèrent quinze mille vaillants d'entre eux sur les champs de bataille de Bulgarie, pour l'indépendance et la gloire de la Roumanie.

Il est vrai que la principauté de Roumanie a été élevée au rang de royaume; mais à quel prix? En compromettant notre indépendance sur le Danube, en perdant, par des calculs et des intrigues de parti, l'appui des grandes puissances. Celles-ci avaient rejeté en 1880 le projet présenté par l'Autriche-Hongrie de constituer une commission mixte ayant sur le Danube, des Portes de Fer à Galatz, les mêmes droits dont jouit la commission européenne de Galatz à la mer. Dans ce projet, l'Autriche-Hongrie,

¹ Russo Locusteanu, p. 229 et 674.



bien que non riveraine, était admise dans la commission, elle en avait la présidence et y avait voix prépondérante en cas de divergence.

Grâce à la politique à double face de Jean Bratiano, l'Europe adopta le même projet, l'année suivante, à l'unanimité. La Serbie aussi fut érigée en royaume ; mais elle ne fit aucune concession pour obtenir la couronne royale.

Les amis du soi-disant « *grand homme d'Etat* » invoqueront-ils son dernier coup de maître ? Nous ne le pensons pas. Le projet de convention consulaire avec l'Allemagne priva définitivement le pays en 1888 des services onéreux de Jean Bratiano. Le chef du parti libéral-national tomba sous la réprobation universelle et ce protégé de l'extérieur subit, à l'occasion de ce projet, le plus grand châtiment qui pouvait lui être infligé : le reniement de son frère aîné.

Voici comment ce frère, l'intègre Démètre Bratiano, termina le très beau discours prononcé par lui dans la réunion publique des libéraux-conservateurs à la salle Unirea : « *La convention consulaire avec l'Allemagne met le comble à tous les actes de servilisme et d'asservissement du pays, actes qui caractérisent la politique extérieure de ce gouvernement...* »

Cependant, cet homme, qui ne put être diplomate, sut se maintenir au pouvoir pendant douze années consécutives. Par quels moyens ? En tolérant les procès scandaleux, les vols et les assassinats. Ne croyez pas que j'exagère : Jean Bratiano en a fait lui-même l'aveu dans une séance de nuit à la Chambre, séance mémorable par la résistance imprévue d'une majorité toujours aux ordres du premier ministre. On discutait la revision de la constitution et cette majorité tout à coup se cabrait. Alors la colère faisant perdre au ministre tout sang-froid et toute prudence : « RAPPELEZ-VOUS, MESSIEURS », s'écria-t-il, « QUE MALGRÉ LES DÉSORDRS COMMIS, MALGRÉ LES ASSASSINATS ET LES PROCÈS SCANDALEUX, J'AI GARDÉ LE SILENCE ET J'EN AI PRIS TOUTE LA RESPONSABILITÉ *dans le seul espoir que la revision serait faite, car c'est une question d'avenir pour le pays.* » (Séance de la Chambre du 26 mars 1884, *Moniteur officiel* du 28 mars 1884.)

Voilà le personnage que M. Romain représente comme ayant fait de la Roumanie « *une nation occidentale et moderne* » ! Qui ne sait que Jean Bratiano a exercé sur le pays une action dissolvante des plus regrettables ? Et comment ne pas déplorer — en présence des pro-

grès réalisés quand même — les progrès non réalisés, arrêtés par les ronces d'une fausse politique? Voilà l'homme dans le parti duquel M. Romain semble se réjouir de voir entrer le prince Brancovan et le prince Emm. Bibesco, affirmant que ces jeunes gens se groupent autour de M. Jonel Bratiano, fils du « *grand homme d'Etat* » et peut-être futur chef du parti libéral-national.

Je n'ai eu personnellement affaire à M. Bratiano fils qu'une fois, le jour où il avait cru pouvoir impunément faire revivre contre mon père, le prince Bibesco, les lâches calomnies payées par les insurgés de 48, et principalement par Jean Bratiano père. La famille d'Ubicini, un des principaux calomniateurs, jouit encore aujourd'hui d'une pension de 500 francs par mois, votée sous le ministère Bratiano et sur les vives instances de celui-ci et de Rosetti. Je répondis au jeune homme qui s'essayait dans la calomnie *qu'il mentait impudemment et sciemment*. Sa réponse est digne de la postérité. M. Jonel Bratiano déclara qu'il était fier d'être insulté — insulté, non; châtié, oui — en compagnie des Ubicini, des Elias Regnault, des Jon Ghica, des Billecoq, c'est-à-dire de tous ceux qui avaient déversé l'injure et le mensonge sur Bibesco et

sur son règne et que, depuis, les documents de mon second volume sur le règne de Bibesco ont cloués au pilori avec cet écriteau au dos : « *Calomniateurs !* »

*
* *
*

« *Brancovan, Bibesco, Bratiano*, dit encore votre correspondant, marchant unis, *cela est considérable. Voilà la vraie révolution !* »

Brancovan, Bibesco gravitant vers le parti libéral-national né de l'insurrection de 1848 le jour de la tentative d'assassinat contre Bibesco, insurrection dont la folie fut la marraine et l'anarchie le guide, qui ouvrit les frontières aux armées étrangères et fut marquée au front par le sang de nos soldats tombant victimes de la trahison ; qui, chassée du pays, lui laissa, comme dernier souvenir, l'abandon au Sultan de nos privilèges et de notre autonomie ? — Je ne vois pas cela !

Non que le parti libéral-national ne compte nombre d'hommes sympathiques et parfaitement honorables, mais parce que 1848, dont ce parti se réclame, a sa tare sanglante.

Brancovan, Bibesco, unis dans un même idéal avec les héritiers politiques, exécuteurs testamentaires des hommes qui ont répandu sur nos princes roumains, principalement sur leur

grand-père, le prince Bibesco, les pires calomnies ? — Je ne vois pas cela.

Brancovan, Bibesco se mouvant dans l'orbite de M. Jonel Bratiano, qui a tenté de continuer contre Bibesco la légende créée par ses ascendants ? — Je ne vois pas cela.

Et pourquoi ? Parce qu'il a plu à mon jeune neveu Emm. Bibesco de se faire inscrire au Club Libéral ? Et à mon autre neveu Brancovan de se dire démocrate ? La jeunesse d'aujourd'hui ne saurait-elle donc être libérale et démocrate, dans le grand et noble sens du mot, sans s'enrégimenter et prendre la livrée de la maison numéro 48 ?

Il faudrait, pour qu'il en fût ainsi, que ces jeunes gens fussent ignorants de leur histoire, qu'ils n'eussent pas été élevés dans le culte de leur grand-père auquel ils doivent ce qu'ils sont ; dans le respect du nom qu'ils portent, dans l'amour d'un passé de gloire qu'ils doivent rêver d'enrichir, autant en souvenir de l'aïeul que par devoir envers eux-mêmes et par dévouement pour la patrie.

Or, mes neveux ont reçu une éducation française et ils se nomment Brancovan, Bibesco.

Qu'on ne vienne pas invoquer l'exemple de mon frère, le prince Nicolas, qui, pendant quel-

que temps, fit de la politique avec feu Jean Bratiano. Je répondrais qu'un jour mon frère eut l'occasion de peser le patriotisme du chef du parti libéral-national et que, dès ce jour, la rupture entre lui et ce parti fut à jamais consommée¹.

¹ Le prince Nicolas Bibesco, deuxième fils de S. A. S. le prince régnant, a été certainement un des hommes les plus remarquables que la Roumanie ait produits.

Elevé en France au lycée Henri IV, bachelier ès lettres et bachelier ès sciences mathématiques, entré à l'Ecole polytechnique, puis à l'Ecole d'Etat-Major, d'où il est sorti le premier *ex-æquo* avec M. Corbin, Nicolas Bibesco a abordé avec la même facilité et un égal bonheur les lettres et les sciences.

Devenu, au sortir des écoles, officier d'ordonnance du maréchal Randon, le jeune lieutenant d'état-major conquit, dans la campagne de Kabylie, le grade de capitaine et la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Quelques années plus tard, la croix d'officier venait rendre hommage à un très beau travail sur la Kabylie.

Le prince Nicolas était fixé dans son pays quand la tourmente de 1870 le fit courir à la défense de son pays d'adoption, la France.

Choisi comme aide-de-camp du commandant en chef de la Défense nationale, le général Trochu, il eut à déployer dans ses fonctions, à côté des qualités militaires dont il avait fait preuve en Afrique, un tact, une sollicitude pour les intérêts les plus divers, et une bonté qui étaient, chez lui, de nature.

Que de jours sombres, que de dangers pour les défenseurs héroïques de la grande ville, jusqu'à l'heure qui sonna le glas de la capitulation!

Son devoir accompli, le prince Nicolas rentra dans son pays, où il se consacra aux études économiques. Il rêva de créer en Roumanie des industries nouvelles; il embrassa un horizon trop vaste; il y perdit une partie de sa fortune et sa santé.

Quant à ces sentiments envers la classe déshéritée, l'auteur de la correspondance du 23 mars croit-il donc qu'ils soient le monopole de ceux qui se disent libéraux-nationaux ? Ces sentiments

Cependant, cette vie de travail, de labeur incessant, a aussi sa page politique importante, trop courte, hélas ! Elu député par les électeurs de Gorj, en 1886, puis, en 1888, par ceux de Jalomitza, le prince Nicolas Bibesco se révéla, dès le premier jour, grand orateur, rappelant, par l'éclat de sa parole, le grand talent du Prince régnant son père. Son discours, dans lequel le prince combattit les fortifications, restera comme un modèle de discussion serrée, de patriotisme et de lutte courtoise. Un avenir, prochain peut-être, dira si le député de Jalomitza a été clairvoyant.

Et que penser de sa dernière réapparition à la Chambre ? Quelques semaines auparavant, le prince Nicolas Bibesco était frappé à son banc de député par un mal terrible qui devait faire son œuvre à bref délai ; il dut quitter la salle. Pendant de longs jours, le mal le tint terrassé et sa fin parut imminente. Grâce pourtant aux soins dont il fut entouré et à la force de sa constitution, il y eut comme un temps d'arrêt dans les progrès que la maladie n'avait cessé de faire. C'est à ce moment que les débats sur la question des fortifications furent repris à la Chambre.

Ne consultant que son ardent patriotisme, que son devoir de mandataire de la nation, ne tenant aucun compte de son état de faiblesse, ni des conseils de sa famille et de ses amis, et pareil à ce grand ministre anglais, lord Chatam, qui, presque expirant, se fit transporter à la Chambre des communes pour y parler dans une grande question nationale, et rendit l'âme quelques jours après, le prince Nicolas Bibesco se fit transporter, lui aussi, au sein du Parlement roumain pour parler une fois encore et obéir à sa conscience et à son patriotisme.

Cet effort lui porta le dernier coup. Quelques jours plus tard, Nicolas Bibesco expirait.

Il était mort sur la brèche, en soldat.

sont monnaie courante en Roumanie. Parcourez nos campagnes et vous verrez les grands propriétaires, ceux qui ont le cœur placé au bon endroit, venir à toute heure de leur vie en aide aux paysans. Ils les marient d'abord, baptisent ensuite leurs enfants, marient ceux-ci comme ils ont marié les parents, réparent leur maison, font soigner leurs malades, enterrer leurs morts; dans un ordre plus général, ils construisent des églises, des écoles ou dotent la commune d'un pont.

Je le répète, je ne vois pas Brancovan et Bibesco, petits-fils de feu le prince régnant Bibesco, entourant M. Jonel, le fils de feu Jean Bratiano de 1848, et lui faisant escorte! Si cela arrivait pourtant, si par impossible nous devions assister à un pareil spectacle, ce ne serait point là « *une révolution* » mais un acte qui ferait tressaillir de douleur les cendres de nos aïeux dans leurs tombeaux de pierre.

Prince BIBESCO.

LÉGENDE ET HISTOIRE

M. le Prince Georges Bibesco nous adresse la lettre suivante :

A Monsieur le Directeur de *La Roumanie*.
Bucarest, 29 mai.

Monsieur le Directeur,

Le 25 mai courant, *L'Indépendance roumaine* publiait un article commentant une lettre, du 9 mai, adressée à l'organe français *Le Gaulois*.

Il ne m'a pas convenu de laisser passer ces commentaires sans réponse, et hier matin lundi 28, j'adressais au Directeur de *L'Indépendance* la lettre ci-jointe.

Le Directeur de cette feuille m'a fait répondre par une fin de non-recevoir.

Je livre ce procédé *courtois* à la presse roumaine, et je me borne à constater que la grande

lumière n'est pas ce que recherche le journal du parti « libéral-national. »

La Roumanie la laissera pénétrer — j'en suis certain — à pleins faisceaux dans ses colonnes, et j'en remercie, d'avance, son Directeur, auquel j'adresse l'expression de mes meilleurs sentiments.

Prince G. BIBESCO.

A Monsieur le Directeur de *L'Indépendance roumaine*.

Bucarest, lundi 28 mai 1901.

Monsieur,

Vous jugez utile de vous occuper, dans *L'Indépendance roumaine* du 25 mai courant, de deux publications faites par *Le Gaulois* : mon article du 9 mai et la lettre que j'ai adressée, le 24 du même mois, à mon neveu le Prince Constantin Brancovan.

Pour y répondre, vous empruntez à M. Romain le passage qu'il consacre à mon frère le Prince Nicolas. Ce passage se termine par ces mots :

« S'il avait vécu, c'est lui qui aurait servi de parrain à ses jeunes neveux entrant dans ce

« parti (le parti libéral). C'est à lui que devaient
« aller, tout droit, les observations un peu vives
« du Prince G. Bibesco, et plus justement. Car
« le chef du parti libéral, du temps du Prince
« Nicolas Bibesco, était Jean Bratiano lui-
« même. »

M. Romain se trompe. Il ignore certainement qu'une rupture radicale, définitive, avait eu lieu entre mon frère et le chef du parti libéral, à l'occasion de la discussion relative aux fortifications et du très remarquable discours que mon frère prononça à la Chambre, pour en démontrer les dangers¹. Jean Bratiano fit tout son possible pour entraîner dans ses vues le Prince Nicolas; mon frère resta inébranlable dans son patriotisme. Ce n'est donc pas lui *qui aurait servi de parrain à ses jeunes neveux entrant dans le parti libéral*.

Vous laissez entendre que j'ai eu avec Jean Bratiano, à mon retour dans le pays, *des relations personnelles* suivies; et vous faites, à ce sujet, appel à ma mémoire. Elle vous répond : *mes relations personnelles* se sont bornées à un seul échange de visites et à deux entrevues avec le chef du parti libéral, au sujet de questions

¹ Séance du 4 (16) avril 1889.

intéressant le pays : telle l'entreprise — appuyée par des ingénieurs, des banquiers, des notabilités de Roumanie et de France — destinée à rendre navigables ou flottables les rivières de notre pays. Le ministère de 1881 s'est refusé à la comprendre. Le contraire m'aurait surpris : j'étais le promoteur du projet.

Vous affirmez que « j'étais rentré dans mon « pays pour y chercher un trône, et que, faute « de mieux, je m'étais résigné au trône de Bulgarie, alors vacant ; » puis, vous nous parlez des « Bulgares étonnés de voir à toutes les vitrines et un peu partout, la photographie de « M. Georges Bibesco, qu'aucun événement « n'avait pourtant mis en relief. »

En me représentant à la recherche d'un trône — ce cliché est bien vieux ! — et en ajoutant que « je m'étais résigné au trône de Bulgarie, » vous êtes quelque peu imprudent.

Je n'ai jamais recherché aucun trône, et si quelqu'un a été plus étonné que les Bulgares d'apprendre par les journaux, voire par des diplomates autorisés, que certaines grandes puissances avaient songé à Georges Bibesco pour le trône de Bulgarie, c'est Georges Bibesco lui-même.

Ce n'est pas précisément « qu'aucun événe-

ment ne l'eût mis en relief, » ainsi que vous vous plaisez à l'affirmer; l'offre que le gouvernement français lui fit, en 1864, de lui conférer des lettres de grande naturalisation — il ne put les accepter, voulant demeurer Roumain — ses campagnes du Mexique, d'Afrique, de France, sa captivité même avaient bien quelque peu attiré sur lui l'attention. Mais Georges Bibesco est le fils du Prince sur le règne duquel votre parti a déversé la calomnie pendant plus d'un demi-siècle; comment pourriez-vous admettre qu'un « événement quelconque l'ait mis en relief? »

A ce propos, vous me permettrez une réflexion. Est-il bien patriotique de railler un Roumain d'avoir été l'objet d'une marque d'estime aussi grande de la part des puissances? Tel ne fut pas, à cette occasion, le sentiment de l'opinion publique en Roumanie. Pour ne citer qu'un grand organe de l'époque, le *Românul*, cette feuille — N° du 30 décembre 1878 — « constatait avec intérêt la grande affection que « la Roumanie était parvenue à conquérir en « Europe, affection si prononcée que le suc- « cès d'un candidat roumain au trône de Bul- « garie était considéré comme un gage de « paix pour la péninsule balkanique et un titre

« pour la Bulgarie à la sympathie de l'Occident. »

Bon sens, tact politique et sentiment national, voilà ce qu'on trouve dans ces quelques lignes du *Românul*. Que la leçon de C.-A. Rosetti vous profite !

Vous rappelez que je fis « de vains efforts auprès de M. Nicolas Cretzulesco, alors ministre de Roumanie à St-Pétersbourg — intermédiaire obligatoire — pour avoir l'honneur d'être présenté à S. M. l'Empereur Alexandre. » Mais ce que vous ne dites pas, c'est que de Giers, le chancelier de l'Empire, — auquel j'avais fait part du *non possumus* qui avait accueilli ma demande et qui, vraisemblablement, avait été frappé de l'arbitraire excercé, en cette occasion, par le ministre roumain, et aussi de son manque de convenance à mon égard — avait obtenu de Sa Majesté qu'elle me reçût dès son retour de Tsers-Koeselo, où elle se trouvait en ce moment. Son Exc. le chancelier avait trouvé le moyen de se passer de « *l'intermédiaire obligatoire*. »

Malheureusement, la maladie de mon enfant me força à quitter précipitamment St-Pétersbourg pour rentrer à Dresde ; — et voilà pourquoi je n'eus pas ma revanche du mauvais procédé du gouvernement roumain.

Cet incident est-il donc à son honneur que vous le relevez ?

« Ses scrupules historiques et ses révoltes » — c'est de moi dont il est question — « datent seulement, affirmez-vous, de cette déception. »

Je vous démontrerai plus loin, Monsieur, qu'on ne saurait avoir trop de « scrupules » en matière d'histoire. Quant à mes « révoltes » — le mot est juste — elles sont nées du spectacle politique auquel vous me faites assister depuis vingt-deux ans, et de l'étude que j'ai faite d'un passé dont on a falsifié l'histoire.

* * *

Vous abordez l'insurrection de 1848 et vous rappelez, d'abord, le passage suivant que j'ai écrit sur cette phase :

« L'insurrection de 1848 se lève dans une « aube de sang — tentative d'assassinat contre « Bibesco; elle grandit dans la *trahison* — ouverture de nos frontières aux armées étrangères; et, à l'agonie, encore dégouttante du « sang de nos soldats, elle livre au Sultan, dans « un dernier hoquet, les privilèges *et l'auto-* « *nomie* de la patrie. »

Puis vous ajoutez : « Il en est de la tentative « d'assassinat comme de la trahison qui a ouvert

« nos frontières à l'ennemi, comme du dernier « hoquet » qui a livré au Sultan nos privilèges « et notre autonomie... »

« Tout cela, c'est encore du roman et du roman man brutalement imaginé... »

Faut-il que vous soyiez mal documenté, que vous connaissiez peu cette phase de notre histoire, pour ne pas craindre de nier des faits avoués par des hommes qui ont joué les premiers rôles en 1848 : j'ai nommé Balcesco, Rosetti, Héliade. Je leur cède la parole.

Balcesco écrit à A. Golesco, le 4 mars 1850 : « *La lieutenance inaugura son avènement en sacrifiant, par un acte public remis à Suleyman, l'autonomie* du pays...¹ »

C.-A. Rosetti, dans sa lettre à Ion Ghica, datée du 30 juillet (11 août) 1848², confesse la honte qu'il ressent, en laissant échapper ce cri de désespoir : « *Toi, au moins, efforce-toi de sauver ce pauvre pays, car nous, nous sommes les derniers des misérables.* »

Héliade déclare à Negulici — lettre du 15 (27) mars 1854, en parlant de cette abdication de nos droits, — que « le coupable, c'est la

¹ *Souvenirs d'exil*, par Jean Ghica, p. 486.

² *Souvenirs d'exil*, par Jean Ghica, p. 48.

« *majorité du comité révolutionnaire qui était
« le vrai gouvernement*¹. »

Tout commentaire est superflu, n'est-ce pas ?

Vous niez la trahison ? Alors, de quel nom appelez-vous l'acte suivant : la Russie a menacé d'envahir la Valachie si on y commettait le moindre désordre ; les armées étrangères sont à nos portes, n'attendant qu'un prétexte pour franchir la frontière, et c'est ce moment que choisit Jean Bratiano pour brûler, sur la place publique — 6 septembre 1848 — le Règlement organique, œuvre de Kisseleff ! Héliade vous répond : il ne prononce pas le mot « trahison, » mais il vous dit, sans ambages, que « **cela ne pouvait qu'entrer dans les vues de la Russie** »². »

Vous vous inscrivez en faux même contre la tentative d'assassinat dont le Prince Bibesco fut l'objet. Je sais bien que cet acte criminel a toujours gêné les hommes de 1848, et qu'ils ont tout fait pour le dénaturer quand ils ne l'ont pas nié résolument ; et je sais aussi qu'Héliade a eu le triste courage d'écrire :

« Tous les chefs du mouvement furent ten-

¹ *Lettres d'exil*, d'Héliade, par Locusteanu, p. 90.

² *Histoire de la régénération*, p. 296 et 299.

« tés de croire que cette nouvelle était fausse,
« ou tout au moins que l'attentat était factice et
« ordonné par Bibesco lui-même, ou le parti
« russe, afin de pouvoir incriminer le mouve-
« ment.

« On disait que six coups avaient été tirés;
« cependant **aucune balle n'avait atteint**
« **même la voiture...** »

Pauvre Héliade ! quel démenti Zossima et Grégoire Gradishteano, tous deux membres actifs de l'insurrection, ne lui donnent-ils pas dans leur travail : *Biographies politiques* ?

Lisez :

« Il ne s'écoula pas un temps bien long et
« l'on vit avec chagrin que quelques-uns des
« membres de ce comité » — comité insurrec-
« tionnel — « cédant à l'influence de quelques
« âmes noires et infâmes, cherchaient à détour-
« ner le mouvement de sa voie, pour le jeter
« dans une voie tout opposée. C'est ainsi que
« l'on proposa dans l'une des séances d'assas-
« siner Bibesco, de s'emparer des caisses de
« l'Etat, de soulever les paysans contre les pro-
« priétaires, etc... Héliade et les Golesco pro-
« testèrent. » (Zossima, p. 15.)

Héliade protesta, donc il savait que l'assassinat de mon père avait été proposé et décidé et

nous ajouterons qu'il connaissait même ceux que le sort avait désignés pour en être les auteurs.

En effet, trois ans après l'attentat, Héliade a la candeur d'imprimer cette déclaration : « *Le Pruncu*, rédigé par C.-A. Rosetti, insulte ceux « qui, parmi le peuple, avaient osé faire observer que D. C... étant connu par ses antécédents (l'attentat), il n'était pas prudent de lui « confier le commandement de la garde nationale. » (*Mémoire sur l'histoire de la régénération*, p. 88.)

La cause est entendue, comme on dit au palais. Cependant cela n'est pas tout. Trois témoins muets, mais d'une éloquence brutale, attestent l'attentat : l'un est l'épaulette — qui sauva la vie au Prince — avec le trou et la déchirure faits par le projectile ; l'autre, la balle avec les morceaux d'étoffe et les filigranes d'or qui y sont restés fixés ; le troisième le manteau que le Prince portait, également percé d'une balle. Ces trois témoins, Monsieur, sont en ma possession et tous ceux qui viennent chez moi les connaissent.

Ce qui précède est la condamnation de cette phrase échappée à votre plume : « Les larmes « du Prince sur les *privilèges* et l'*autonomie*

de « la Roumanie de 1848 sont un peu tardives. » Vous voudrez bien reconnaître qu'il n'est jamais trop tard pour opposer à la légende, l'histoire, à la calomnie, la vérité; et je suis certain que vous ferez votre profit des éclaircissements que j'ai eu la bonne fortune de vous donner.

Je compte, monsieur le Directeur, sur votre impartialité pour publier ma réponse à votre article à la place même où cet article a paru, et dans votre plus prochain numéro.

Recevez, je vous prie, mes salutations.

Prince G. BIBESCO.

A Monsieur Paun, Rédacteur au journal
Secolul XX, Bucarest.

Traduction.

Bucarest, 2 juin 1901.

Monsieur,

J'ai eu tardivement connaissance de votre article concernant ma lettre au *Gaulois* ; de là le retard que j'ai mis à vous répondre.

Vous m'excuserez si je ne vous suis pas dans tous les méandres de vos quatre colonnes ; ce serait un travail d'Hercule et je confesse que le temps me manquerait pour l'accomplir. Mais si vous tenez à être renseigné, je vous invite à ouvrir mes livres : vous n'y trouverez que des documents authentiques.

J'éviterai avec soin les citations et les proverbes, je ne troublerai pas dans leur sommeil, — ainsi que vous le faites — « Louis XIV, » ou « Tudor ; » je ne parlerai ni des « Trois glorieuses, » ni des « Princes du Sang, » ni de

« Barème..... ; » je me bornerai à remettre dans leur vrai jour quelques faits travestis de notre histoire et à vous donner satisfaction sur certaines questions que vous croyez — à tort — avoir traitées victorieusement.

Vous écrivez que « *je qualifie Démètre Bratiano d'intègre, précisément parce qu'il s'est révolté contre son frère.* »

Jamais je n'ai dit cela. Je l'ai qualifié d'intègre parce qu'il était intègre ; rien de plus. Démètre Bratiano s'est séparé de son frère cadet parce qu'il voulait « *que les honnêtes gens seuls fussent aux affaires et les voleurs en prison.* » Oui, intègre ; cela est de notoriété publique. Il a vécu et il est mort pauvre.

En ce qui touche mes neveux, Dieu me garde de « *maudire* » les enfants de mes frères aimés, dont l'un n'est plus. Je les plaindrais seulement s'ils acceptaient la tutelle de M. Ionel Bratiano, pour les raisons que j'ai dites et pour d'autres encore. Je les plaindrais d'entrer dans le parti libéral-national, — menacé d'avoir pour chef M. Ionel Bratiano — parce que ce parti est né de l'insurrection de 1848, le jour de la tentative d'assassinat contre Bibesco, et que cette insurrection, après avoir ouvert les frontières aux

armées étrangères, après avoir été cause de la mort de nos soldats, tombés victimes de la trahison, a fait l'abandon au Sultan de nos privilèges et de notre autonomie.

« *Jean Bratiano*, écrivez-vous, *a été mêlé à toutes les questions depuis quarante ans, et les Bibesco à aucune.* » Le pays paye assez cher, pour n'avoir pas perdu le souvenir des faits et gestes du chef du parti libéral-national dans la question du traité de Berlin et dans celle du Danube. Il se rappelle aussi la direction morale imprimée aux affaires intérieures du pays et le projet de convention consulaire avec l'Allemagne qui a provoqué l'effondrement du premier ministre et de son parti.

En ce qui concerne les Bibesco, je vous répondrai, malgré la répugnance que l'on éprouve à parler de soi, qu'ils ont passé leur vie à faire aimer et honorer leur patrie — dont ils ont à toute distance conservé religieusement le culte — tant par leurs campagnes que par leurs écrits.

Il est vrai que Jean Bratiano a pu m'empêcher de prendre part à la guerre de 1877, bien que plusieurs mois auparavant j'eusse fait offre de mon épée et de ma personne au pays, et bien qu'à ma lettre du 26 janvier 1877, S. A. S. le

Prince régnant eût fait le plus bienveillant accueil¹.

Il est encore vrai qu'à mon projet, soumis au gouvernement roumain et ayant pour but de rendre navigables et flottables les rivières roumaines, Jean Bratiano m'a fait répondre par un *non possumus*; mais il n'a pu m'empêcher de défendre en toute occasion les intérêts du pays et de publier mon ouvrage : *La Roumanie sur la rive droite du Danube*, à un moment critique de notre histoire. Et pendant que j'adressais cet ouvrage aux membres de la Conférence de Lon-

¹ Voici le texte de ma lettre à S. A. S. le Prince, en date du 26 janvier 1877 :

« Monseigneur,

En présence de l'échec que la Conférence européenne réunie à Constantinople vient de subir, personne ne pourrait affirmer que la paix de l'Orient ne sera pas prochainement troublée et que la Roumanie — malgré ses efforts pour conserver la neutralité — ne sera pas contrainte de recourir aux armes pour défendre son territoire.

Si mon cher pays était réduit à cette extrémité, je tiendrais à honneur de concourir à sa défense dans la limite de mes moyens.

Je prie Votre Altesse Sérénissime de vouloir bien se souvenir — à l'heure du danger — qu'elle peut disposer de mon épée pour le service de la patrie.

Je suis, Monseigneur, avec respect, de Votre Altesse Sérénissime,

Le dévoué,
Georges BIBESCO. »

dres avec une lettre à chacun d'eux¹, appelant l'attention de l'Europe sur la situation pleine de périls faite à la Roumanie en Orient, certains de vos journaux — le *Romanul* excepté — osaient écrire que je « *desservais les intérêts de mon pays*. »

Tel ne fut pas le sentiment des cabinets européens et des grands journaux politiques, parmi

¹ Voici le texte de la lettre adressée par le prince Georges Bibesco à lord Granville :

« Milord,

J'ai eu l'honneur de vous faire adresser de Paris, où il vient d'être publié, mon livre : *Histoire d'une frontière*.

Les hommes d'Etat anglais ont défendu au Congrès de Berlin les légitimes espérances de la Roumanie avec une sympathie trop marquée, avec une hauteur de vues trop remarquable, pour que je ne sois pas autorisé à espérer, pour mon ouvrage, un accueil favorable de la part du chef éminent du département des affaires étrangères de la Grande-Bretagne.

Je m'estimerais heureux, Milord, si Votre Excellence trouvait un moment pour lire quelques-unes des pages de mon travail. Elles l'éclaireraient sur le but de sa publication.

Il n'est pas trop tard pour que les grandes puissances de l'Occident veuillent bien prendre en considération la situation difficile et dangereuse créée à la Roumanie par le traité de Berlin, et chercher à conjurer les périls qui menacent l'Orient, et que l'état de faiblesse des frontières de mon pays rend plus graves.

Je recommande l'*Histoire d'une frontière* à la haute bienveillance de votre Seigneurie, et je la prie d'agréer l'expression de ma très haute considération.

G. BIBESCO. »

lesquels je me bornerai à citer le *Journal des Débats* :

« L'ouvrage intitulé, dit-il, *Histoire d'une*
« *frontière*, qu'a publié récemment le Prince
« Georges Bibesco, a prouvé combien l'Europe
« avait à la fois manqué d'équité et de pré-
« voyance en refusant à l'Etat roumain, dont
« elle venait de proclamer l'indépendance, les
« points stratégiques les plus indispensables à la
« sécurité de son territoire. »

Et voilà, Monsieur, comment Jean Bratiano entendait le patriotisme : il privait le pays du dévouement et des énergies de ceux qui ne s'en rôlaient pas dans son parti.

* * *

Vous n'êtes pas satisfait que j'appelle insurrection le mouvement de 48, que vous appelez révolution. Mais une révolution, Monsieur, c'est le soulèvement d'un peuple ; et jamais le peuple roumain ne s'est soulevé contre Bibesco. Le mouvement de 48 est le fait des ambitieux de 1842, qui n'avaient pu se consoler de l'élection de Bibesco par la nation et à vie ; des meneurs arrivés de France sentant le *besoin d'imiter* — écrit Bolintineano — *ce qu'ils avaient vu faire*

à Paris¹, et des jeunes gens enthousiastes et sincères, grisés par la fièvre qui agitait le monde et qui ne voyaient dans ce mouvement que la réalisation d'un grand rêve : reconstituer la Dacie.

Le mouvement de 48 en Valachie, **entreprise improvisée**, comme l'écrivit Héliade, exécutée *par l'ordre de Saint-Arnaud*, comme l'écrivit Rosetti à Balcesco², était si bien *une entreprise* que l'argent laissé par Bibesco dans les caisses de l'Etat s'éparpilla chez tous les entrepreneurs. Ainsi, Jon Ghica nous apprend qu'il y avait de l'argent chez le consul d'Angleterre, M. Colghoun — son ami ; qu'il en avait lui-même ; que Balcesco avait remis 3000 ducats à Héliade, à Sibiu. Et M. N. Mandrea, président à la Cour de cassation, écrit que des sommes furent confiées à A. Golesco, à Voinesco, à Jean Bratiano et qu'on prit l'argent des fonds publics à titre d'aide **pour la propagande**³.

Anarchie au sein de l'insurrection, anarchie dans les finances, anarchie partout ! Et qu'on s'étonne ensuite que l'insurrection ait coûté au pays environ 27,000,000 de piastres !

Le mouvement du 9 juin fut si bien une entre-

¹ *Le 11 février*, par Bolintineano.

² *Lettres d'exil*, Héliade à Gradishtëano, 14 (26) nov. 1854.

³ *Convorbiri*, p. 899.

prise improvisée — ordonnée par une puissance étrangère — que Balcesco avoue qu'on « *donne nait une rétribution à des centaines de commissaires envoyés dans les provinces pour soulever le peuple.* »

Le peuple n'était donc pas soulevé ?

Le peuple était si parfaitement hostile aux improvisateurs de l'insurrection, que Rosetti raconte avec indignation que les **paysans donnèrent la chasse aux apôtres de la liberté, membres du gouvernement provisoire**¹.

Cela se passait lorsqu'à la nouvelle de l'arrivée des Russes, les dits membres du gouvernement provisoire s'enfuirent de la capitale et qu'au lieu de mourir — comme ils l'avaient juré au Champ de la liberté — au lieu de « gagner le tombeau » auquel les conviait Catina, ils avaient gagné... le large.

Et voilà, Monsieur, ce que vous appelez une révolution ? Ce ne sera jamais — tenez-le pour certain — qu'une *entreprise improvisée par ordre de l'étranger* : une insurrection.

Votre manière d'envisager le mouvement de

¹ *Pruncul român*. 8 juillet 1848, N° 10.

48 n'a rien de commun avec l'histoire. Vous glorifiez l'anarchie et les crimes que les chefs mêmes du mouvement avouent. Balcesco ne dit-il pas : « ... **La lieutenance inaugura son avènement en sacrifiant, par un acte public remis à Suleyman, l'autonomie du pays.** » Lisez les *Souvenirs d'exil* de Ion Ghyka, à la page 486 : vous y verrez Héliade rejeter cette félonie sur « *la majorité du Comité révolutionnaire, qui était le vrai gouvernement*¹. » Rosetti n'écrit-il pas à Ion Ghyka : « *Toi, efforce-toi de sauver le pays, car nous, nous sommes les derniers des misérables*² ? »

Vous parlez avec orgueil de tout ce qu'a produit 1848. Vous perdez de vue que l'insurrection constitue une série de crimes et a conduit le pays à Balta-Liman ; c'est-à-dire qu'elle nous a fait reculer d'un quart de siècle.

Quand vous parlez de la tentative d'assassinat, vous faites de votre mieux pour atténuer cet acte criminel ; il vous gêne, comme il a toujours gêné les hommes de 48, qui l'ont dénaturé, quand ils ne l'ont pas nié. Les coupables

¹ *Lettres d'exil*, d'Héliade par Locusteano, p. 90.

² *Souvenirs d'exil*, par Jean Ghica, p. 48.

— infiniment moins coupables que ceux qui leur ont mis l'arme dans les mains — étaient, dites-vous, des ivrognes et des épileptiques. C'est inexact. Les jeunes gens qui ont tiré sur mon père n'étaient — je ne parle que de deux d'entre eux — ni ivrognes ni épileptiques. J'en ai connu un à Bucarest, au club conservateur ; mes frères en ont connu un autre à Paris, sur lequel ils ont donné des renseignements qui lui ont permis de se marier à l'étranger. Le Prince avait accordé à l'un et à l'autre leur pardon. Je préfère ne pas parler du troisième.

Zossima, d'ailleurs, qui a pris part au mouvement avec son ami Gr. Gradishteano — ce qui ne les empêchait pas d'être de braves gens — nous dit clairement que « *l'assassinat de Bibesco fut proposé dans une des séances du comité insurrectionnel, séance dans laquelle on proposa également de s'emparer des caisses de l'Etat, de soulever les paysans contre les propriétaires ;* » et il ajoute : « *Héliade et les Golesco protestèrent.* » (*Biographies politiques*, p. 15.)

Vos prétendus épileptiques et ivrognes faisaient partie du comité et tout le monde en connaissait les noms. Héliade nous en désigne un — D. C. — dans le *Mémoire sur l'histoire*

de la régénération, quand il rapporte les protestations auxquelles a donné lieu la nomination du dit D. C. — « *connu par ses antécédents* » (l'attentat contre le Prince) — « *au commandement de la garde nationale.* »

Faut-il que je réponde à cette basse calomnie qui tend à faire passer le Prince pour un homme cruel, impitoyable ? Bibesco aurait donné à Maghero l'ordre de faire « tuer 5 hommes et 80 insurgés... » Je vous cite : « Maghero reçut de Bibesco la réponse suivante : Vous m'écrivez « que cinq hommes et quatre-vingts individus « se sont révoltés dans votre district et se sont « constitués en gouvernement provisoire. **Vous** « **me demandez ce qu'il faut en faire.** « **Tuez-les !** »

Et vous dites qu'Héliade rapporte cet ordre dans ses *Mémoires sur l'histoire de la régénération*, p. 22. Mais pourquoi ne vous reportez-vous pas à la page 85 du même ouvrage ? Vous y trouverez les ordres vrais émanés du gouvernement, à savoir : « De s'assurer de G. Golesco « et d'Héliade et de les **envoyer à Bucarest sous bonne escorte, avec tous les égards convenables.** » Et pourquoi ne citez-vous pas aussi Zossima, p. 16 : « Bibesco lui répondit (à Maghero) de s'empa-

« rer d'Héliade et de ceux qui étaient avec lui
« **et de les envoyer à Bucarest.** »

Je vais vous dire pourquoi.

C'est que vous avez appris l'histoire dans les livres de cette bande de malfaiteurs — j'ai nommé les Chainoi, les Ubinici, les Elias Regnault, les Billecoq et autres — qui n'a cessé depuis 1848 de baver son venin sur « *un Prince qui avait mis son patriotisme au-dessus de tout* » — c'est Boleac, un fanatique de 1848, qui en fait l'aveu après la mort du Prince — sur un règne qui est la condamnation de la légende de l'insurrection.

Cette calomnie fut imaginée dans le but de fournir un prétexte au Comité pour justifier sa conduite envers les auteurs de l'attentat, qui ne furent pas poursuivis. L'on fit même de l'un des trois, nous rapporte Héliade, le chef de la garde nationale.

Que de perles noires à enchâsser !

Héliade, en 1856, dans ses *Lettres d'exil*, p. 494, montre à quel point cette calomnie jurait avec les idées et le caractère du Prince ; il nous dit que Bibesco avait fait grâce aux *condamnés de 1840* et que s'il avait réprimé l'insurrection de 1848, il aurait également grâcié les coupables.

Et, partant de cette calomnie, sur laquelle vous revenez comme à plaisir, vous vous écriez :

« Et Bibesco et Bratiano sont descendus dans
« le tombeau avec des mains pures du sang de
« leurs frères : l'un parce que ses ordres de tuer
« n'ont pas été exécutés, l'autre parce qu'il n'a
« pas ordonné de tuer. »

Pour tout homme de bonne foi, la calomnie contre Bibesco est jugée. Héliade, du reste, l'a dit : jamais Bibesco n'a ordonné de tuer personne. Quant à Jean Bratiano, l'histoire a recueilli de sa propre bouche les aveux suivants :

« Vous avez vu, Messieurs, que, malgré tous
« **les désordres commis — les assassi-**
« **nats, les procès scandaleux — je me**
« **suis tu, j'ai assumé toutes les respon-**
« **sabilités** dans le seul espoir que l'on ferait
« la revision, parce que c'est une question d'ave-
« nir pour le pays. » (*Séance du 26 mars 1884.*)

Si c'est pour ces actes que vous faites monter Jean Bratiano au Capitole, il est certain que Villara, le ministre de Bibesco, ne lui est pas comparable.

Mais vous saurez, Monsieur, que le fait, pour un Prince, d'avoir émancipé les esclaves, d'avoir fait faire le premier pas à l'union nationale,

d'être descendu du pouvoir en laissant son pays aimé et considéré à l'étranger, sans dettes, mieux encore, les caisses de l'Etat remplies, aurait suffi, chez n'importe quel peuple, à faire considérer ce Prince comme un homme supérieur et son règne comme un grand règne.

Comme don de joyeux avènement, Bibesco, en montant sur le trône, apportait à son pays ses anciens privilèges, son autonomie et le droit souverain d'élire à vie le chef de l'Etat;

Comme don de joyeux avènement, la lieutenance et la majorité du Comité révolutionnaire¹ sacrifièrent, en 1848, par un acte public remis à Suleyman, l'autonomie du pays².

Que les Roumains comparent, jugent et se souviennent !

Recevez, Monsieur, mes salutations.

Prince G. BIBESCO.

¹ *Lettres d'exil*, Héliade à Negulici, p. 90.

² *Souvenirs d'exil*, de Ion Ghica : Lettre de Balcesco à A. Golesco, 4 mars 1850, p. 486.

